

Les rues de Toul (2)

par Gérard HOWALD

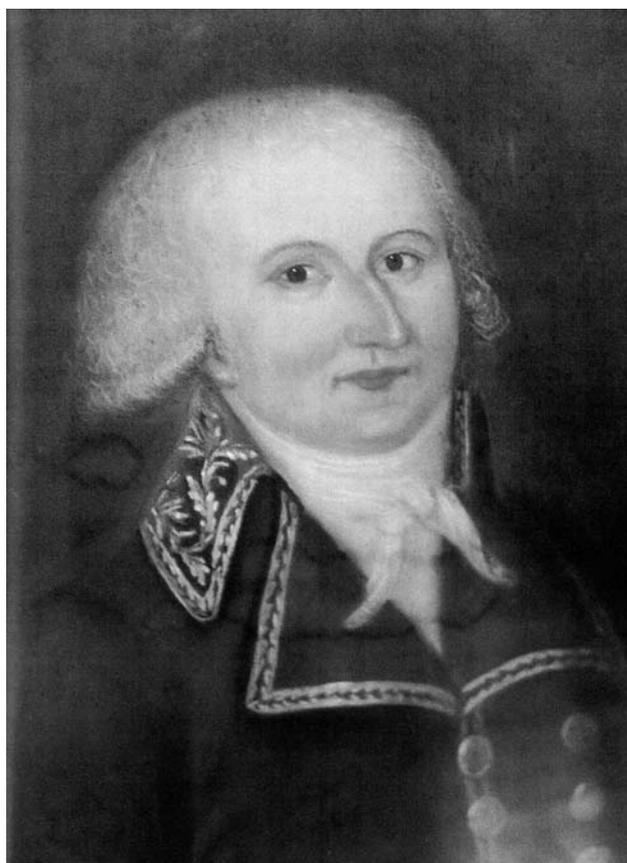
RUE JOSEPH CAREZ

Intra muros

Joseph Carez est une grande figure de la Révolution : administrateur municipal, député à l'Assemblée Législative, président de la Société des Amis de l'Égalité et de la Liberté, Vénérable de la loge maçonnique de Toul, premier sous-préfet de l'arrondissement de Toul, il était légitime que le conseil municipal, présidé par le maire Gaston Sahune de Lafayette, décidât, lors de la séance du conseil municipal du 16 novembre 1893, d'honorer la mémoire de Joseph Carez en donnant son nom à une rue de Toul.

C'est la rue Neuve qui fut choisie. Symboliquement, ce choix était judicieux puisque cette rue fut percée pendant la Révolution après la démolition de l'église et du couvent des Dominicains qui étaient situés dans la partie comprise entre la rue Muirs des Blés et la rue Saint Jean (rue Docteur Chapuis). Ce couvent fut fondé vers 1240. La flèche de l'église était la plus élevée de celles des églises de Toul. A l'origine, la rue Joseph Carez formait un S stylisé. Après l'incendie de la ville, en juin 1940, le conseil municipal opta pour un tracé rectiligne lors de la reconstruction de la rue.

Joseph Carez est né à Toul le 15 mars 1752. Ses parents le destinent à la prêtrise malgré le peu de dispositions exprimées pour ce choix par leur fils. Après ses études au Grand Séminaire de Toul, Joseph Carez entre à l'opéra de Nancy comme chanteur lyrique. Malgré un réel talent, à la demande de son père, imprimeur de l'évêché, il abandonne l'opéra pour rejoindre l'atelier paternel. C'est dans cette profession qu'il connaît ses premiers succès. A 22 ans, il est maître imprimeur. En 1786, il imprime un livre d'Eglise grâce



Joseph Carez d'après un portrait dessiné au pastel par Paradis.

à un procédé de clichage qu'il a mis au point. D'autres ouvrages sortiront de ses presses grâce à ce procédé appelé stéréotypie.

La Révolution met fin provisoirement à sa carrière d'imprimeur. Acquis aux idées révolutionnaires, Joseph Carez est élu officier municipal en février 1790 et administrateur du district quelques mois plus tard puis député à l'Assemblée Législative où il succède à Claude Pierre Maillot. (Voir rue Maillot). A l'Assemblée Nationale, il intègre le Comité des Assignats. Son procédé de clichage permet l'impres-

sion du papier monnaie en grande quantité.

En 1792, il n'est pas réélu député de la Meurthe, probablement en raison de ses prises de position contre les dénonciations qui jetaient des milliers de citoyens en prison, et contre les persécutions dont les prêtres insermentés étaient les victimes. Revenu à Toul au mois d'août 1792, Joseph Carez

reprend son métier d'imprimeur mais pour quelques mois seulement. En 1793, il rejoint le bataillon de la Garde Nationale de Toul et en prend le commandement. De mars à août 1798, il est administrateur municipal puis il démissionne pour aller travailler à Paris à l'administration de la comptabilité intermédiaire. Il reviendra dans sa ville natale en 1801 lorsqu'il fut nommé sous-préfet après avoir

refusé la préfecture de la Meurthe. Cette nomination, il la devait à son ami Joachim Murat, le futur roi de Naples.

Joseph Carez est décédé quelques semaines plus tard, le 17 messidor an IX de la République (juillet 1801). Un portrait peint au pastel par Paradis, sauvé de l'incendie de l'hôtel de ville en décembre 1939, se trouve actuellement au musée de Toul.

RUE JEANNE D'ARC

Intra muros

Le 14 août 1893, le conseil municipal décide de donner le nom de Jeanne d'Arc à la rue des Artisans qui, avant la révolution, se nommait rue du Tripot. Elle tirait ce nom d'une salle de jeux qui appartenait à l'abbé de Saint Evre. On pratiquait principalement, dans cette salle, le jeu de paume.

Jeanne d'Arc est l'une des figures les plus populaires et attachantes de l'histoire de France. Chacun connaît les étapes qui ont marqué la courte vie de la Pucelle de Domremy. Partie de Vaucouleurs, après bien des péripéties elle reconnaît, contre toute attente, le dauphin dans son château de Chinon. Puis c'est le siège et la libération d'Orléans, suivi du sacre de Charles VII. Quelques mois plus tard, Jeanne est faite prisonnière par les Bourguignons. Vendue aux Anglais et abandonnée du roi de France, Jeanne est brûlée vive le 30 mai 1431 à Rouen.



Jeanne lors de son procès à Toul. CG Janin, peintre-verrier

Ce que l'on connaît peut-être moins ce sont les deux séjours que Jeanne fit à Toul.

La première fois, c'était en juillet 1428 pour répondre d'un procès que lui intentait un prétendu fiancé habitant Neufchâteau et à qui elle

se serait promise en mariage. Les parents de Jeanne, acquis à cette idée de mariage, espéraient que le tribunal se prononcerait en faveur du fiancé, mettant ainsi fin aux prétentions de leur fille de bouter les Anglais hors du royaume. Le grand archidiacre de Toul, prévôt de Saint-Gengoult, en décida autrement, reconnut le bien fondé de Jeanne et le fiancé perdit son procès.

Un an plus tard, Jeanne se rendant auprès de Charles II, duc de Lorraine, afin d'obtenir des subsides pour entreprendre son voyage à Chinon, s'arrête quelques jours à Toul. La tradition veut qu'elle descende à l'auberge de la Fleur de Lys située en face de la Maison Dieu.

A Nancy, Jeanne demanda au duc de Lorraine de lui donner son beau-fils et des soldats pour la conduire en France. Charles II se contenta de lui offrir quatre francs or et un cheval puis, le duc, qui était malade, demanda à Jeanne de prier pour sa guérison. Jeanne qui était informée des égarements du souverain lui conseilla de "*mener une vie meilleure pour obtenir sa guérison et reprendre sa vertueuse épouse*".

Voici quelques décennies, il y avait, dans cette rue, un lavoir, haut lieu de labeur, de convivialité et de commérages, qui accueillait les ménagères et les laveuses professionnelles de la ville.

Lors des bombardements de septembre 1944, l'école Jeanne

d'Arc fut entièrement détruite ainsi que plusieurs maisons. L'une d'elle comportait une magnifique entrée d'escalier "renaissance", surmontée d'une balustrade richement décorée et une margelle de puits.

A noter également la présence du cinéma Palace, jusque dans les

années 1970. Aujourd'hui, c'est un magasin d'antiquités qui occupe les lieux.

En 2006, la démolition de l'ap-pentis qui s'appuyait contre l'un des murs de l'ancien café "*Le Paris*" a permis la réalisation d'une magnifique fresque.

RUE FIRMIN GOUVION

Intra muros

Le 25 juillet 1860, décédait à Toul le baron Louis Firmin Gouvion, fils du baron Pierre Gouvion, chef de bataillon. Onze jours plus tard, le 4 août, le conseil municipal, présidé pour la dernière fois par François Drouard, maire démissionnaire, décidait que la rue des Jardiniers prendrait, à l'avenir, le nom de rue Firmin Gouvion en souvenir du généreux bienfaiteur de la ville qui, par testament, légua au bureau de Bienfaisance une partie de sa fortune consistant en capitaux et immeubles pour une valeur de 59 000 francs.

Louis Firmin Gouvion était né à Toul le 24 floréal an IX de la République (14 mai 1801). Aveugle de naissance mais jouissant d'une fortune confortable, il n'exerça aucun métier. On peut admirer, au musée de Toul, un tableau de Balthazar de Gachéo qui le représente distribuant des aumônes. Louis Firmin Gouvion était célibataire.



Firmin Gouvion distribuant des aumônes. Balthazar de Gachéo.

Avant la Révolution, la rue Firmin Gouvion se nommait rue Mersinguennie. Aucun des éminents historiens toulousins n'en a trouvé l'origine.

RUE DE LA BOUCHERIE

Intra muros

C'est une des rares rues qui n'ait pas changé de nom depuis le XV^e siècle. Cette rue, en prolongement de la rue Gouvion-Saint-Cyr fait référence à la "*grande boucherie*" qui se trouvait autrefois en bordure de l'Ingressin. On y pratiquait principalement l'abattage du gros bétail. Nous avons vu, dans un numéro précédent des Études Toulouises que la boucherie et l'abattoir ont été transférés, à la fin du XIX^e siècle au Champ de Foire, faubourg Saint-Mansuy.

A noter que, autrefois, l'Ingressin coulait en partie à ciel



ouvert. Le cours d'eau longeait la rue de l'Ingressin, traversait les rues de la Boucherie et du Pont de Bois, accompagnait dans toute sa longueur l'impasse des Moutons,

passait sous le pont de la place Pont des Cordeliers pour ensuite rejoindre le canal Vauban avant de sortir de la ville par la "*Sortie des eaux*".

RUE PIERRE HARDIE

Intra muros

Ainsi dénommée depuis plusieurs siècles, cette rue a la particularité de tirer son nom de deux origines distinctes. Certains historiens avancent qu'il existait autrefois, dans cette rue, une juridiction spéciale du chapitre de la cathédrale. Une pierre qu'on appelait la Pierre Hardie sur laquelle montait un garde ou un huissier pour rendre la sentence, aurait donné son nom à la juridiction et à la rue. A noter qu'on trouve des "*Pierre Hardie*" dans d'autres communes comme à Metz, Pont-à-Mousson ou Void.

L'autre origine du nom de cette rue est liée à une légende. Au XVI^e siècle, s'élevait dans la rue un somptueux hôtel appartenant à un chanoine de la cathédrale. La façade, richement décorée, comportait une niche qui abritait une statue de la Vierge. En face de la maison canoniale, se trouvait une cordonnerie tenue par un maître bottier qui devait être très malheureux puisque les chroniques le décrivent comme un "*vieux rondiot, fané, affublé d'un nez fureteur grivois, la lèvre plissée chantant d'une voix si grêle, qu'elle semblait*

Angle de la rue Pierre Hardie, la statue de la Vierge a disparu.

Caricature de Pax



surhumaine". Malheureux probablement, mais si faux et pervers que les vieilles, en le voyant, branlaient bas leur menton, esquissant furtivement un signe de croix comme pour détourner un mauvais sort. Les gamins, tout en gardant quelque distance avec leur "tête de Turc", prenaient un malin plaisir à singer le cordonnier. Certes ce dernier, quelque peu contrefait, vivait mal le rejet et les moqueries dont il était victime. Il en rendait responsable la terre entière et surtout, bien que mécréant, la statue de la Vierge au sourire doux et énigmati-

que qu'il prenait pour de la provocation. Au point qu'il ne manquait jamais de proférer des insultes à l'adresse de la statue lorsqu'il sortait de sa boutique. Un jour qu'il était de fort mauvaise humeur, il décela, dans le sourire de la Vierge, une nouvelle atteinte à sa dignité. C'en était trop ! Avec rage, il ramassa une pierre et la lança avec force en direction de la statue.

D'après la légende, la statue "s'animant par un miracle divin, étendit le bras et retint la pierre dans sa main". Une variante de la

légende voudrait que : "or voici que le caillou, décrivant une courbe gracieuse, s'en vint se poser doucement en la main de Marie où il demeura blotti tout le long du jour". Toujours est-il que le "vieux rondiot fané" touché par la grâce tomba à genoux, malgré ses vieilles douleurs, et devint un fervent chrétien.

La pierre jetée, fut appelée "hardie" et ainsi la rue fut nommée : rue Pierre Hardie.

RUE GOUVION SAINT CYR

Intra muros

C'est sous le règne de Louis Philippe que cette rue prit le nom de Gouvion-Saint-Cyr. Avant de prendre le nom du célèbre maréchal d'empire, cette rue se nommait rue de la Fleur de Lys, nom qu'elle tirait d'une hostellerie qui se trouvait face à la Maison Dieu (aujourd'hui le musée d'art et d'histoire de Toul). Pendant la Révolution, comme pour la majorité des rues de Toul, elle est rebaptisée rue de la Constitution. Pour évoquer la vie et la carrière du maréchal Laurent Gouvion-Saint-Cyr donnons la parole à un contemporain Charles Louis Bataille, auteur de "Notice historique sur la ville de Toul" d'où est tirée cette biographie. Charles Louis Bataille comme Laurent Gouvion est natif de Toul, peut-être se sont-ils connus pendant leur jeunesse ?

"Laurent Gouvion, marquis de Saint-Cyr, pair et maréchal de France, ex-ministre, grand-croix de la Légion d'Honneur et de Saint-Louis est né à Toul en 1764. De la peinture, art auquel il se destinait, il entra dans la carrière des armes où son talent et sa valeur l'ont porté au grade le plus élevé. Une étude longue et approfondie de la science de la guerre, en a fait un des meilleurs tacticiens qui ait existé. D'abord sous-lieutenant dans un bataillon de volontaires de Paris, peu de



Le maréchal Gouvion Saint Cyr

Horace Vernet

temps avant la Révolution, il atteignit bientôt le grade d'adjudant général. Le Rhin, l'Elbe et le Danube garderont à jamais la mémoire de ses faits d'armes, de l'amour des généraux sous ses ordres et du respect du soldat.

Moreau a écrit "*que la conduite du général Saint-Cyr à l'affaire de Rothensohle était au-dessus de tout éloge, et qu'on devait à la bonté de ses dispositions le succès de la journée.*" Desaix rendit aussi un éclatant témoignage sur la part que prit Saint-Cyr aux victoires de Biberach et de Kehl, et la première récompense nationale que Bonaparte décerna lui fut adressée à la suite du beau fait d'armes de Montéfiano : elle consistait en l'envoi d'un sabre d'honneur qu'il s'engageait à porter les jours de combat....

Nommé conseiller d'État et gouverneur à Bordeaux en 1801, il eut, en 1802, le commandement de l'armée d'observation dans le royaume de Naples. Le général Saint-Cyr se refusa à dicter aux troupes sous ses ordres des adresses pour solliciter le Premier Consul à se revêtir de la dignité impériale, mais il donna son adhésion, aussitôt que le sénatus-consulte de 1804 parvint à sa connaissance. Sa soumission lui valut, la même année, les dignités de grand-officier de l'Empire et de colonel général des cuirassiers et, en 1805, celle de grand aigle de la légion d'honneur. Il assista au couronnement de Milan et fut nommé commandant en chef du camp de Boulogne, reçut le titre de comte, et, appelé au commandement du 7^e corps de la Grande Armée en 1808. Napoléon l'envoya en Catalogne en

lui donnant carte blanche. Il eut deux ans de disgrâce, dont les motifs ne nous sont pas connus, et reparut, en 1811, au Conseil d'Etat, et à l'Armée, en 1812. Le combat de Polotsk lui valut le bâton de maréchal.

Sa retraite de Russie est un modèle que citent, avec grands éloges, les militaires les plus expérimentés, et la part active qu'il prit aux éclatantes affaires de Würtzen et de Bautzen l'ont fait placer sur la même ligne que l'Achille français et que l'enfant chéri de la victoire. Resté à Dresde, en 1813, par ordre de l'Empereur après le départ de la grande armée, il fut contraint de signer une capitulation qui fut violée, contre toutes les lois de la guerre. Fait prisonnier avec son armée, il ne rentra en France qu'après la première Restauration. Le roi Louis XVIII lui fit un accueil distingué. Il s'inclina devant le drapeau blanc et oublia Napoléon durant les Cent jours. Il fut appelé au ministère de la Guerre qu'il quitta en 1815. Nommé ministre d'Etat et membre du conseil privé, il fut grand-croix de l'ordre de Saint Louis et gouverneur de la 5^e division militaire à Strasbourg (1816). Nommé ministre de la Marine en juin 1817, le roi lui confia de nouveau le portefeuille de la Guerre, en octobre suivant, qu'il refusa de conserver, le 18 novembre 1819.

On lui doit la loi de 1818 sur le recrutement de l'armée, défendue aux Chambres avec une vigueur de raison et une force d'éloquence qui eurent un succès éclatant. Enfin, le maréchal Saint-Cyr a fait paraître, en 1821, un ouvrage sur la campagne de Catalogne, fort apprécié par

l'exactitude des faits et l'intérêt de la narration. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr est mort le 17 mars 1830 à Hyères où il s'était retiré.

La rue Gouvion-Saint-Cyr est une rue chargée d'histoire. La Maison Dieu, aujourd'hui le musée, y a été fondée au X^e siècle par saint Gérard, évêque de Toul, pour recueillir les malades et les pèlerins. De l'ancienne Maison Dieu, il ne subsiste qu'une partie de la salle des malades, édiflée au XIII^e siècle. A l'origine, elle était plus vaste, mais elle a été réduite à sa configuration actuelle par Henri II en 1552. La Maison Dieu a été restaurée en 1737. Après le départ forcé des religieuses en 1905, elle a été dévolue au collège de jeunes filles.

Au numéro 1 de la rue se trouvait autrefois l'hôtel des chevaliers de Malte. Si la Révolution a dispersé les archives et détruit l'hôtel et la chapelle, les caves voûtées et profondes où il est, paraît-il, dangereux de s'aventurer, rappellent l'origine des lieux. Au n^o 14, on admirera la façade d'une maison d'époque renaissance.

A noter que, dans cette rue, trois habitants ont, à différentes époques, commis un assassinat. Vers 1890, une employée de maison âgée de 18 ans a assassiné sa patronne. Après son arrestation, elle réussit à s'évader de l'hôpital où elle avait été admise. Elle fut arrêtée quelques jours après. A la fin des années 1940, une autre femme fit subir, avec un complice, le même sort à son amant. Quelques années plus tard, toujours dans la même rue, un habitant assassina un commerçant de Nancy. Depuis le quartier semble plus tranquille !

RUE VAUBAN

Intra muros



Vauban fut un homme de son temps, et très en avance sur celui-ci.

Dans le supplément de L'Est Magazine du 25 mars 2007, Michel Vagner n'hésite pas à titrer "*Vauban le Vinci Français*". Sur le site Internet du ministère de la Défense, Vauban est qualifié de "*génie au service de la France*". Pour Jean Nouvel, l'architecte du musée du quai Branly, Vauban est "*un génie du génie*". Saint-Simon, pourtant avare de compliments à l'égard de ses contemporains, écrivait dans ses mémoires : "*Le plus savant homme dans l'art des sièges et des fortifications et le plus habile à ménager la vie des hommes*", enfin Victor Hugo voyait en Vauban un humaniste qui a souvent pris le parti du peuple.

Sébastien le Prestre de Vauban est né en 1633 à Saint Léger de Foucheret dans le Morvan, dans une famille de petite noblesse. A 17 ans il est cadet au régiment de cavalerie de Condé. Jeune lieutenant, il est affecté au régiment royal de la Ferté et séjourne un hiver à Foug. On imagine que les jours de permission, il devait les passer à Toul. La vieille muraille du XIII^e siècle, mal entretenue, avait attiré son attention. Il en fit part dans ses lettres au roi Louis XIV en proposant d'établir une jonction entre la Marne et la Moselle. Malgré ces observations, Vauban est loin de se douter qu'un jour il aura à démolir ces vieux remparts et à en reconstruire de nouveaux !

Un moment égaré dans la Fronde, il rejoint le parti du roi en 1653. Deux ans plus tard, il a 22 ans, il est nommé ingénieur ordinaire du roi. Remarqué par Louis XIV lors des sièges de Douai et de Lille, il est chargé des grands sièges de la guerre de Hollande. Il entreprend alors de construire des places fortes en Flandre, notamment à Arras et à Lille.

En 1678, il est nommé commissaire général aux fortifications. Voyageur et bâtisseur infatigable, il supervise la restauration d'environ trois cents villes avec un objectif, optimiser bien évidemment la défense des villes épargnant ainsi les troupes. On disait alors "*ville assiégée par Vauban : ville prise, ville défendue par Vauban, ville imprenable*". Le stratège Vauban a participé à plus de cinquante sièges.

Vauban l'humaniste est aussi visionnaire. Homme soucieux de tolérance et d'égalité, il s'est élevé contre les privilèges de la noblesse et il n'a pas hésité à faire part de son désaccord lors de la Révocation de l'Edit de Nantes. En 1685, il rédige un mémoire pour une monnaie unique dans les États de la chrétienté. En 1703, bien que n'ayant plus la faveur du roi, il est nommé maréchal de France. En 1707, il propose un projet de dîme royale dans lequel il préconise la levée d'un impôt unique qui pèserait sur tous sans excepter aucun privilégié. Tombé en disgrâce à la suite de cette dernière proposition, Vauban meurt à Paris le 30 mars 1707.

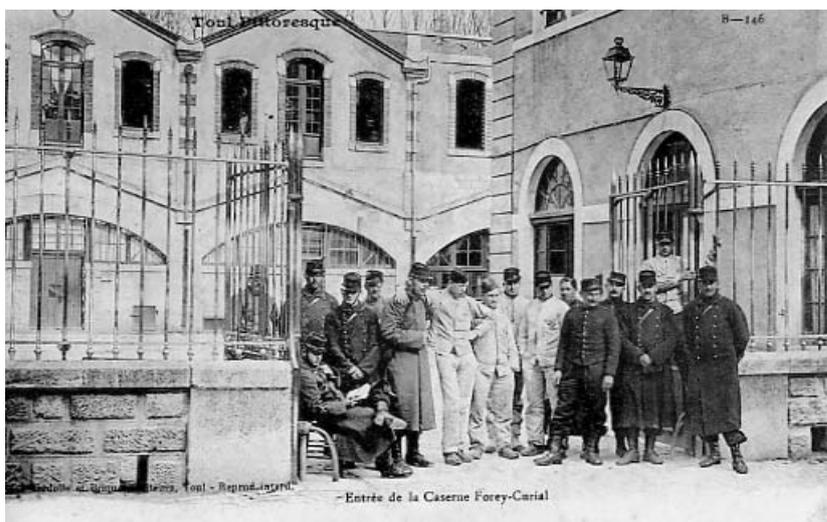
En cette année de l'anniversaire du tricentenaire de la mort de Vauban, la ville de Toul, en s'associant avec d'autres villes de France et de l'étranger, aura à cœur de commémorer celui qui fut peut-être la plus noble figure du règne de Louis XIV.

La porte de Metz, située dans la rue Vauban est la seule porte contemporaine de Vauban. La porte et les bâtiments sont la propriété du ministère de l'Intérieur. Depuis que le commissariat de police a déménagé sur le site de l'ancien arsenal, les locaux ont été vandalisés. Actuellement, la porte et les bâtiments sont à vendre. Autrefois, avant d'être affectée au commissariat de police, la porte de Metz abritait l'infirmerie de la garnison et le cercle des officiers.

RUE QUAI DE LA GLACIÈRE

Intra muros

Cette rue, percée vers 1700 lors de la construction des nouveaux remparts, tire son nom d'une cavité souterraine dans laquelle on entreposait de la glace en hiver pour être utilisée en été. Cette cave qu'on appelait la Glacière appartenait à l'évêque. Elle était située en bordure du canal Vauban, à proximité des cuisines de l'évêché (aujourd'hui les bureaux de Toul Habitat). La glace, qui provenait du canal Vauban, servait à rafraîchir les aliments mais elle était également utilisée comme " médecine " nous disent les chroniques. La Glacière a



été comblée vers 1800 lorsque fut recouvert le canal Vauban qui, on s'en souvient, traverse la ville de sud en est sous la rue du quai Drouas.

Jusqu'à la fin de la dernière guerre, s'élevait, le long du quai de

la Glacière, la caserne Forey Curial. Elle a été incendiée lors du départ des Allemands, le 1^{er} septembre 1944. C'est dans la rue Quai de la Glacière qu'on a été construits les premiers H.L.M. Ils font face au jardin de l'Hôtel de Ville.

RUE NAVARIN

Intra muros

C'est sous le règne de Louis-Philippe que la rue de l'Instruction, ancienne rue Saint Antoine, prit le nom de rue Navarin pour commémorer la victoire navale des flottes combinées d'Angleterre, de Russie

et de France qui anéantirent, le 20 octobre 1827, l'escadre turco-égyptienne sous les ordres d'Ibrahim Pacha. La flotte était commandée par un Toulouais, le contre-amiral de Rigny. Ce haut fait d'arme lui valut la dignité de vice-amiral et le titre de comte.

En 1867, le conseil municipal donnera le nom d'une rue à l'amiral de Rigny.

A noter que durant la dernière guerre, les Allemands avaient installé dans cette rue la Kommandantur et les sinistres bureaux de la Gestapo.

Plus réjouissant, à l'extrémité de la rue jusque dans les années 1950, se trouvaient des bains publics.

